

Jeudi 30 décembre

Si je me dérobe à l'enquête de ce journal romain qui souhaiterait que je lui livre, en une seule page, mon impression sur le Concile, ce n'est pas que je n'aie rien à dire d'un si grand sujet, mais c'est que je crains de céder à la pente du journaliste catholique, qui est de donner la réponse édifiante qu'on attend de lui, et non ce qu'il a ressenti réellement, en ce qui concerne le Concile, selon les moments et les circonstances. En vérité, chacun de nous devrait mener sa propre enquête pour lui-même et n'en rien publier, sauf s'il croit pouvoir aider les autres et en particulier éclairer ou consoler ceux de ses frères qu'ont troublés de si grands changements dans l'Eglise.

Pour moi, je commencerai par un acte de foi : je crois,

comme je l'ai cru dès le premier jour, que le pape Jean XXIII a été visiblement inspiré, et que ce qui a été accompli pour le rapprochement et pour la réconciliation des frères séparés, ou pour établir le dialogue non seulement avec les fidèles de toutes les religions mais avec les agnostiques et les athées, dépasse d'ores et déjà tout ce que nous avions cru ne pouvoir être atteint qu'après des années et peut-être des siècles d'efforts. Il a suffi à l'Eglise romaine de substituer à la prière du pharisien, qu'elle récitait imperturbablement depuis Constantin, celle du publicain, non sans doute pour résoudre toutes les difficultés doctrinales et réduire toutes les oppositions, mais dès que les divergences ne s'appellent plus des hérésies et que les séparations ne sont plus des schismes, les troupeaux de toutes les bergeries les plus éloignées tendent à se rejoindre et cheminent vers le même centre : là où sera le corps, là s'assembleront les aigles.

Deuxième impression : j'ai souffert des atteintes portées à la liturgie traditionnelle, mais je ne mets pas l'infini dans des réactions qui tiennent à des habitudes fixées depuis l'enfance. Je conviens que le bénéfice pour l'ensemble des fidèles de toute race et de toute nation, dans le monde entier, l'emporte de loin sur la gêne personnelle que les Français de mon âge et de ma condition ont pu ressentir.

Il reste que la sainte liturgie, telle qu'elle s'est constituée au cours des siècles, œuvre d'une patiente adoration collective, d'une sainteté née de millions et de millions de saintetés individuelles, a été altérée. C'est un peu comme si on avait enlevé sans crier gare telle ou telle statue d'un des portails de Chartres.

Nous touchons ici à cette contradiction, qui ne sera résolue qu'aux derniers jours, entre l'éternelle vérité qui ne change pas et que nous avons adorée, et que nous avons été tentés d'idolâtrer sous des formes humaines, dans l'Eglise visible, et cet enfantement douloureux dont parle l'apôtre, et qui nous fait gémir, déchirante dialectique du salut dont chacun de nous se tire comme il peut. Mais il faut comprendre avant de les juger et de les condamner, ces chrétiens que nous appelons « intégristes », et qui furent dressés dès l'enfance à ne pas faire la différence entre ce qui est la vérité de Dieu et les dévotions, et les crédulités, et tout ce que j'ai appelé un jour « le mensonge à l'intérieur de la vérité », qui fut le péché grave d'une certaine dévotion romaine, et dont on gava les enfants dévots de mon petit monde provincial.

Le retournement a été trop brutal, surtout chez certains clercs. Ne plus condamner le monde moderne, ne plus le rejeter, l'aimer tel qu'il est, aller à lui avec l'idée que

l'Eglise non seulement ne le maudit plus, mais qu'elle a à apprendre et à recevoir beaucoup de lui, il y a là certes de quoi confondre ceux qui eurent comme moi vingt ans sous le pontificat de Pie X : ils entrent de tout cœur et avec joie dans les raisons de ce grand retournement, mais ils voudraient être sûrs qu'il ne s'agit pas d'une conversion au monde, ni d'un appauvrissement de la foi que l'Eglise garde en sa propre mission. Oserai-je dire toute ma pensée ? Nous autres, vieux laïcs mêlés aux disputes philosophiques et religieuses du début de ce siècle, nous qui fûmes les premiers modernistes, et à qui l'abbé Loisy enseignait déjà, il y a soixante ans, que le Christ n'a pas eu conscience de sa divinité, nous avons l'impression aujourd'hui, le teilhardisme coulant à pleins bords, que certains religieux découvrent toutes les Amériques avec cinquante ans ou même cent ans de retard.

Or s'il y a une vérité qui vaut pour chaque fidèle, mais surtout d'abord pour les prêtres et pour les religieux, c'est que la plus grande charité qu'ils doivent au monde, et qui devrait passer avant toutes les autres, c'est leur foi, c'est la foi qu'ils ont reçue. C'est cela qu'ils ont à donner d'unique, et qu'ils sont seuls à pouvoir donner. Toutes les autres formes de la charité, le monde les reçoit de tous et de chacun, mais non cette « bonne nouvelle » que nous n'avons pas été laissés orphelins et que nous sommes aimés, et que le Christ est vivant et que chacun de nous l'est à jamais.

A observer certains clercs, à les entendre, on pourrait croire qu'ils cèdent aujourd'hui à une vague honte, qu'ils ont l'ambition de ressembler le plus possible aux autres hommes. Je me souviens de ces jeunes prêtres d'autrefois que la tonsure marquait comme des agneaux que le berger avait choisis entre tous : et ils n'en rougissaient pas, et au contraire ils s'en glorifiaient.

Ce qui me trouble, c'est la contradiction que je vois entre la vie du clerc au plus épais de cette société païenne et les conditions de la foi vivante dont le clerc est le répondant et le témoin et qu'il doit entretenir au-dedans de lui. Il ne faudrait tout de même pas que la bonne volonté à l'égard du monde aille jusqu'à nous rendre aveugles sur ce qui en lui s'oppose violemment ou sournoisement à chacune des béatitudes. Il hait la pureté du cœur et la moque, et la tourne en dérision, et quiconque la défend et la recherche fait rire, ou passe pour hypocrite. Quant aux miséricordieux et aux doux, qu'ont-ils à voir avec ce monde féroce ?

Cette foi dont vous avez reçu le dépôt et qu'il faut garder vivante en vous s'alimente à un foyer très secret, très personnel au-dedans de vous. Durant des siècles, les diverses tendances de la spiritualité catholique se sont incarnées

dans des familles religieuses différentes, chacune ayant sa vocation particulière, mais toutes tendaient à sauvegarder, dans l'âme des disciples choisis, cette flamme du pur amour dont le monde a horreur parce que ses œuvres sont mauvaises.

Il en a horreur, mais il en sent obscurément l'attrait, et je ne suis pas sûr qu'il vous soit reconnaissant de l'effort que vous faites pour lui ressembler. Ce dont nous avons eu besoin, à certaines époques de notre vie, et ce que nous avons eu la grâce de trouver, c'est un homme différent de tous les autres parce qu'il avait choisi d'être pauvre, d'être pur et de donner sa vie. Ce saint que nous n'avons pas su être nous-mêmes, nous l'avons rencontré plus d'une fois, au cours de notre vie, sous cette soutane qui en reste pour moi à jamais vénérable. Ces agneaux dont la race n'est pas éteinte et ne s'éteindra pas...